

Invisible
Venir à bout du viol
Lo roim alaich — Israël 2011, 90 minutes

Anne-Christine Loranger

Numéro 274, septembre–octobre 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64899ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Loranger, A.-C. (2011). Compte rendu de [Invisible : venir à bout du viol / *Lo roim alaich* — Israël 2011, 90 minutes]. *Séquences*, (274), 36–36.

Invisible

Venir à bout du viol

En 1978, à Tel-Aviv, un violeur en série attaque 16 femmes les unes après les autres avant d'être intercepté. La police le surnomme « le violeur courtois » parce qu'il parle à ses victimes pendant des heures, tout en les violant à plusieurs reprises. De ces événements, la documentariste Michal Aviad, qui faisait partie des victimes, tire un film sensible, touchant et révélateur du machisme toujours inhérent à la bureaucratie policière.

Anne-Christine Loranger



Briser le mur de l'isolement et de la peur

Les blessures laissées par un viol sont à la fois permanentes et invisibles, révèle la réalisatrice israélienne Michal Aviad dans son premier ouvrage de fiction. Une victime de viol reste, selon elle, à jamais marquée par son expérience, aussi et surtout quand cela ne se voit pas. Vingt ans après avoir témoigné contre leur violeur commun et l'avoir fait condamner, Lily et Nira se rencontrent. Hasard ou nécessité, cette rencontre va lentement transformer l'existence de ces deux femmes et les poussera à contempler les traces invisibles que le drame a laissées en elles.

Le scénario, bien ficelé, nous dessine au départ des portraits féminins bien différents. Nira est réalisatrice de télévision et Lily militante pour la protection des Palestiniens. La première, divorcée et célibataire, tente de s'accomplir dans son travail, tandis que la seconde, mariée et mère de deux enfants déjà grands, voit ces derniers fuir tranquillement le nid familial et l'atmosphère de froide insensibilité qui règne entre elle et son mari. Le spectateur découvre cependant peu à peu de grandes similitudes entre ces deux femmes fortes et belles, empathiques et engagées, qui vont s'allier pour trouver ensemble le courage de briser le mur de l'isolement et de la peur.

Lily (splendide Ronit Elkabetz), qui avait refoulé le drame, accepte après force démarches de Nira (Jenya Dodina, sensible et convaincante), mais surtout suite à une agression manquée sur sa propre fille, de marcher avec la réalisatrice dans les pas du violeur et de réapprendre à vivre avec les blessures que cet homme, qu'on ne verra jamais, a provoquées. Seules contre tous, Nira et Lily devront en chemin affronter l'incompréhension machiste du système judiciaire israélien qui, ayant reçu le témoignage de seize femmes brutalement agressées, relâchera le condamné pour bonne conduite après quelques années d'internement. « Je me souviens de vous. Vous étiez belle », dira à Nira le psychologue autrefois chargé de recueillir les

témoignages, laissant entendre que c'était là la cause du viol et rendant par le fait même la victime responsable du crime.

La réalisatrice a eu la bonne idée de mettre son propre métier en scène pour le rôle de Nira, ce qui lui a permis d'introduire des témoignages d'autres victimes qui, s'ils sont un peu faibles du point de vue de l'image, donnent au film des éléments documentaires qui ancrent le vécu des personnages. Les deux actrices se donnent à la caméra avec une vérité bouleversante. Les liens qui lentement

unissent Lily à Nira se tissent pratiquement à vue d'œil tant les comédiennes se donnent à la caméra. L'alternance de plans moyens et rapprochés, subtilement cadrés, captent le trouble des intérieurs cloisonnés de non-dits.

Le film donne lieu à des scènes bouleversantes, comme celle où Lily accepte de se laisser rejoindre tendrement sous la douche par un amant de passage. Le moment où, souveraine, elle lit à haute voix leurs témoignages à toutes deux au procès du violeur devant l'unique photocopieur fonctionnel du Palais de justice de Tel-Aviv, tandis qu'une foule d'hommes impatients se masse peu à peu derrière elles, est un magnifique moment de cinéma.

Parmi les très, très nombreux films comportant des scènes de viols (comme *Straw Dogs* de Sam Peckinpah et *Naked* de Mike Leigh), peu d'entre eux s'attachent à leurs conséquences (*The Accused* de Jonathan Kaplan et *Monster* de Patty Jenkins faisant exception), encore moins à leurs conséquences à long terme.

Invisible n'est sans doute pas ce qu'en langage de cinéma on appelle « un grand film ». Mais c'est un film important, parce qu'il redonne aux victimes ce que le système bureaucratique policier avec son voyeurisme comptable et sa psychologie primaire continue, vingt ans après, de leur refuser : le sentiment de leur dignité. Coïncidence ou destinée ? Jenya Dodina a révélé en conférence de presse avoir été attaquée à la pointe du couteau par le « violeur courtois », avoir réussi à se sauver (contrairement à Michal Aviad) et avoir complètement occulté l'événement jusqu'au tournage. Un moment de cinéma-vérité fort et beau, dont il est difficile de se remettre. 📍

■ **LO ROIM ALAICH** — Israël 2011, 90 minutes — Réal. : Michal Aviad — Scén. : Michal Aviad, Tal Omer — Images : Guy Raz — Mont. : Era Lapid — Son : Gil Segal — Dir. art. : Adi Sagi-Amar — Cost. : Laura Sheim — Int. : Ronit Elkabetz (Lily), Evgenia Dodina (Nira), Gil Frank (Amnon), Sivan Levy (Dana), Bar Miniely, Gal Lev (Yuval) — Prod. : Ronen Ben Tal — Contact : West End Films.